

Qohelet (Ecclésiaste) 3, 9-15

Où est le bonheur ?

Pas forcément là où on le croit.

Et pendant qu'on se retourne pour le chercher, il est déjà plus loin, semble se dérober, s'évaporer ... Qohelet dit et répète que de tout ce qui rend la vie précieuse, vivante, pleine, nous ne pouvons rien retenir dans nos mains. Il dit que ce qui est essentiel coule entre nos doigts et se soustrait à notre pouvoir.

Si le bonheur ne vient pas à nous et si nous ne savons pas l'accueillir dans l'instant présent, il ne sert à rien de lui courir après et encore moins de vouloir le capturer. Qohelet coupe court à toute illusion : il en sert à rien de chercher le bonheur dans la richesse, dans la jouissance de biens culturels et dans la multiplication de conquêtes érotiques. Il nous fait la leçon dans un texte que nous n'avons pas cité aujourd'hui dans ce culte, et où il endosse l'identité du roi Salomon, lequel, c'est bien connu, avait TOUT et la sagesse en plus. Mais celui qui a tout déprime quand même, quand il pense qu'à sa mort, il doit laisser tout cela et qu'il n'aura même pas un héritier digne de lui. Un sentiment de grande solitude l'étreint alors, et il appelle cela un grand malheur.

Nous risquons peut-être de rétorquer à ce « roi Salomon » que nous voudrions bien essayer, s'il nous donnait toutes ses richesses, de ne pas être malheureux. Mais ceci relève quand même de la fiction.

Dans le groupe biblique, nous lisons donc Qohelet, ou l'Ecclésiaste, autre nom de ce livre. Ce n'est pas un nom propre, c'est une forme d'un verbe qui signifie « convoquer », et par extension, parler devant une assemblée. On a l'image du maître qui rassemble ses disciples autour de lui pour leur dispenser sa sagesse.

Vous nous direz peut-être que c'est une drôle d'idée de chercher la notion de bonheur dans le livre de Qohelet. N'est-ce pas celui qui dit « Vanité des vanités, tout est vanité » ? N'est-ce pas l'écrit le plus pessimiste de la Bible, ou du moins, le plus décapant, le plus démystifiant ? Peut-on simplement songer à chercher le bonheur quand il y a cette lucidité extrême qui jette une lumière crue sur toute notre vie, jusque dans les recoins les plus intimes ? N'avons-nous pas entendu dans les lectures tout à l'heure cette observation douloureuse et désespérée de toutes les oppressions qui se commettent sous le soleil, observation qui aboutit, non pas sur un appel militant comme chez les prophètes, mais sur un découragement et une régression extrêmes, sur cette expression effrayante née du désespoir : « Moi, je déclare les morts plus heureux d'être déjà morts que les vivants d'être encore vivants, mais mieux encore que les uns et les autres celui qui n'a pas encore existé et qui n'a pas vu l'œuvre mauvaise qui se fait sous le soleil. »

Mais Qohelet, c'est aussi celui qui dit : « J'ai reconnu qu'il n'y a rien de bon pour lui sinon de se réjouir et de faire ce qui est bon pendant sa vie ; et aussi que pour tout homme, manger, boire et voir ce qui est bon au milieu de tout son travail, est un don de Dieu. » celui qui met en avant les instants de bonheur qui s'invitent même au milieu du travail. Est-ce qu'il prône pour autant le petit bonheur à la place du grand, est-ce qu'il nous recommande de ne pas viser trop haut, de nous contenter de peu de peur d'être déçus ?

On peut se poser cette question. Mais quand on « fréquente » Qohelet un peu plus longtemps, comme nous l'avons fait dans notre groupe biblique mois après mois, on se rend compte qu'il n'est pas un moraliste prudent ou craintif. C'est au contraire un écrivain audacieux, qui ose remettre en question la sagesse traditionnelle (« fais le bien, et tu iras bien »). Il est courageux, car il écrit en hébreu, au moment où son pays n'est pas au mieux de la notoriété internationale, et non dans la langue qui monte, l'araméen. Il est ouvert aux autres cultures, car il manie les concepts des traditions de sagesse de l'Orient Ancien et aussi ceux en provenance de la philosophie grecque. Il veut se faire comprendre aussi par les autres religions, car quand il parle de Dieu, il utilise un nom disons générique, « Élohim », compréhensible dans les autres langues aussi, et non le nom spécifique du Dieu biblique, Yahvé (rendu dans nos traductions par « l'Éternel » ou « le Seigneur »). Qohelet écrit pour discuter, pour échanger, pour maintenir vivante et non figée la parole théologique. Il est polémiste, provocateur, il est poète, et il est même prédicateur à ses heures. C'est d'ailleurs le nom allemand de ce livre, « Prediger ».

Et son livre contient beaucoup de contradictions, vous l'avez vous-mêmes entendu. Il y a beaucoup de théories pour expliquer ces contradictions, qui ont posé question depuis l'Antiquité. Peut-être que Qohelet n'est pas un seul écrivain, mais trois, dont l'écriture se succède dans le temps, corrige et complète ce qu'a écrit le prédécesseur. Et les époques d'écriture ne se ressemblaient pas, une époque équilibrée étant suivie par une époque d'oppression.

Les hypothèses littéraires peuvent nous éclairer et faire comprendre des choses. Mais finalement, dans le groupe biblique, nous préférons nous en tenir à un niveau moins scientifique et préférons nous laisser toucher par la provocation du texte, entrer pour ainsi dire en discussion avec lui, poser des questions, explorer le sens et oser dire aussi notre conviction. Et cela nous vaut des découvertes passionnantes.

Mais alors, ce bonheur ?

Si nous ne pouvons pas le capturer, ni le commander, ni l'acheter ni même l'atteindre volontairement par de grands efforts, comment pouvons-nous le trouver dans notre vie ?

Qohelet parle souvent de « manger et boire ». Ne nous y trompons pas, il ne veut pas nous inciter à nous abrutir dans la nourriture et la boisson, dans une satisfaction basique et bornée. Mais il nous rappelle que nous vivons tous dans un corps, un corps physique et fragile. Nous ne pouvons pas vivre sans manger ni boire (la respiration, il en parle aussi, mais dans un autre passage). Nos besoins vitaux nous assignent des limites, et même des limites assez étroites. Le bonheur, s'il existe réellement, doit être compatible avec ces limites. Il doit pouvoir s'incarner dans notre existence terrestre.

Mais respirer, boire et manger n'est pas le propre de l'humain ni de la recherche du bonheur. Le propre de l'humain, c'est de pouvoir s'ouvrir en esprit à une dimension plus grande, et en même temps reconnaître qu'il ne la maîtrise pas. « J'ai l'occupation que Dieu a donnée aux fils d'Adam pour qu'ils s'y occupent. Tout ce qu'il a fait est beau en son temps, et même il a mis dans leur cœur (la pensée de) l'éternité, bien que l'homme ne puisse pas saisir l'œuvre que Dieu a faite, du commencement jusqu'à la fin. » Le propre de l'humain c'est aussi de réfléchir à la question de Dieu en toute liberté, mais de reconnaître aussi que Dieu garde sa liberté absolue vis-à-vis de nous. De reconnaître enfin – et c'est une révélation – que ce Dieu mystérieux dit « oui » à notre existence, à notre fragilité, à notre ambiguïté, à notre recherche de bonheur, et qu'il veut que nous trouvions la joie. « J'ai reconnu qu'il n'y a rien de bon pour lui sinon de se réjouir et de faire ce qui est bon pendant sa vie. « La joie en plein milieu de notre travail, en pleine conscience de notre fragilité et du

temps qui passe, la joie qui nous pousse à nous dire « oui », à nous tels que nous sommes, la joie des grandes ou des petites choses, mais qui toujours élargit notre cœur – c'est cela le bonheur. Le « oui » à nous-mêmes, mais aussi aux autres : faire ce qui est bon, être heureux de pouvoir faire quelque chose de bon. Faire un travail constructif, être courageux, prendre des risques, et puis se poser, contempler, profiter de l'instant, le savourer. Savoir que nous sommes humains, rien que cela, et en éprouver comme un soulagement, une légèreté : nous n'avons pas à être Dieu. Et une gravité : cela compte, ce que nous faisons.

Qohelet ne dit pas que Dieu nous aime. Ce n'est pas vraiment son style. Mais il dit que Dieu nous donne une place là où nous pouvons être heureux à notre manière, et que nous avons le droit de l'être. Il n'a pas de réponse au problème de la mort, la résurrection ne rentre pas dans son horizon. Pour lui, savoir cueillir la joie et la bonté au présent nous fait, peut-être, effleurer l'éternité du bout du doigt, furtivement, tendrement. La foi en la résurrection est venue après lui. Mais elle n'a pas aboli l'appel de l'instant présent. Elle l'a plutôt encore renforcé, comme nous l'entendons dans les paroles de Jésus.

Au début du culte, nous avons évoqué la solitude dans laquelle se vit une certaine recherche du bonheur. Qohelet aussi évoque cette solitude et l'appelle un grand malheur. Le bonheur est une valeur relationnelle. Relation à Dieu qui nous place en situation de recevoir son grand « oui » et de pouvoir dire notre petit « oui ». Relation à l'autre, en faisant ce qui est bon. Relation à nous-mêmes, en ouvrant grandes toutes les portes de notre être à la possibilité de l'irruption de la joie.

Amen